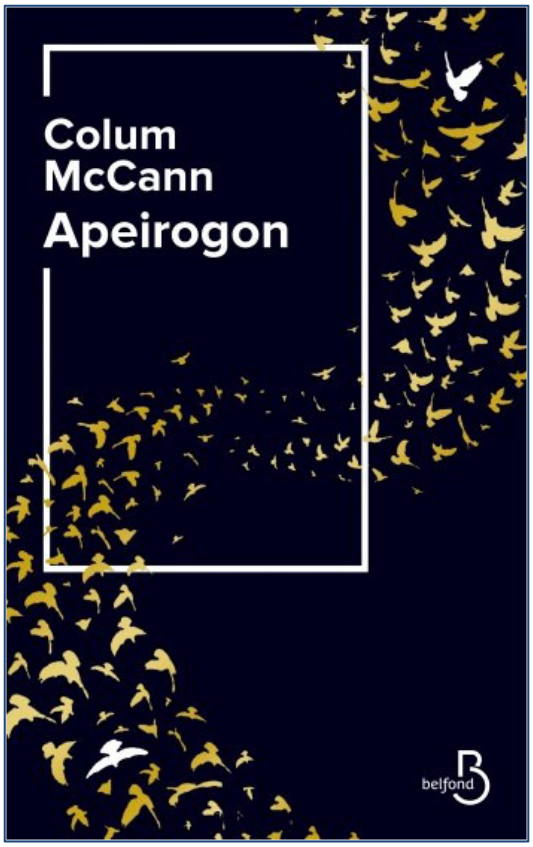

Apeirogon, de Colum McCANN

Ed. Belfond

Chronique de Steve Nadjar

Voilà un livre singulier, l'une des sorties marquantes de la rentrée littéraire. La critique est unanime pour voir dans "Apeirogon", le dernier roman de Colum McCann un grand livre, un chef d'oeuvre même pour certains, en tout cas le maître-livre de cet auteur irlandais.

Paru aux éditions Belfond avec la traduction de Clément Baude, "Apeirogon" invite le lecteur à suivre les routes parallèles puis croisées de deux pères de famille, l'Israélien Rami Elhanan et le Palestinien Bassam Aramin. Le premier a perdu sa fille Smadar, 13 ans, dans un attentat suicide à Jérusalem le 4 septembre 1997. Dix ans plus tard, Abir, 10 ans, meurt à la sortie d'un magasin de bonbons d'une balle tirée par un soldat israélien cherchant à s'exfiltrer d'un affrontement avec des Palestiniens. La petite tarde à être soignée en raison des contrôles et de la circulation à la frontière, et finit par mourir dans l'hôpital israélien qui a donné la vie à Smadar. Communauté tragique de destins.

Le récit est d'autant plus bouleversant qu'elle reprend une histoire vraie selon Colum McCann. "True Story" où l'affrontement entre deux peuples voisins s'incarne dans la réalité dévastée de deux familles.

Il faut attendre la moitié du livre, un autre symbole peut-être, pour découvrir le récit de l'épreuve Rami Elhanan. "Je faisais du graphisme - affiches et publicités - pour la droite, pour la gauche, pour tous ceux qui me payaient. La vie était belle. Nous étions heureux, complaisants. Pour être honnête, ça me convenait.

Et tout ça a continué, de mois en mois, d'année en année, jusqu'au 4 septembre 1997, à quelques jours de Yom Kippour, quand cette incroyable bulle qui était la nôtre a explosé en mille morceaux. C'a été le début d'une longue nuit noire et froide, qui est toujours longue et noire et froide, et sera toujours longue et noire et froide jusqu'à la fin, quand elle sera encore noire et froide".

Bascule. Vies brisées. fin de l'insouciance.
Deux chemins s'ouvrent devant lui: celui, interminable, de la vengeance; et puis celui de la résilience, de l'engagement.

Il choisit, comme le Palestinien Bassan, la seconde voix et les deux hommes et deviennent des “Combattants pour la paix”. Un Ancien soldat de Tsahal et un ancien terroriste emprisonné, main dans la main, pour partager leur douleur et appeler à la réconciliation.

Ils auraient, tous les deux, mille raisons de réclamer le prix du sang; ils préfèrent courir le monde pour raconter leur histoire, celle de leur enfant disparu, celle de leur peuple meurtri.

On s’interroge aussi avec le narrateur sur cette nouvelle vie où Rami, de synagogue en mosquée, d’interviews en audition devant avec des politiques, a peur de se répéter. Il pense aux acteurs. “Comment, dans cette répétition sans fin, faisaient-ils pour toujours rendre la chose vraie? Pour la maintenir vivante?”, s’interroge le père endeuillé, avant de comprendre avec le temps qu’il n’est pas question de représentation. “Il s’habitua à la répétition: elle était sa chance et son malheur”, écrit McCann.

L’auteur iralandais livre ici son 8e roman, après avoir été lauréat en 2009 du National Book Award pour “Et que le vaste monde poursuive sa course folle”. Il s’agissait alors du récit de la traversée, dans le New York post-Nixon, du funambule français Philippe Petit sur un câble tendu entre les deux tours du World Trade Center. Dans “Apeirogon”, c’est McCann qui déploie son art de funambule de l’écriture en tissant un matériel composite, découpé en mille et un morceaux, de taille et de nature différente.

C’est ce procédé narratif qui justifie, en partie, le titre du livre “Apeirogon”, cette figure géométrique au nombre infini de côtés. Un roman polyphonique fait de fragments composites où la digression est la norme. Mccann mêle description ethnologique et poésie, notice sur la composition d’un gilet terroriste et analyse des miracles de la chirurgie oculaire au moment où un vieil homme récemment opéré découvre de sa fenêtre un reste du corps de Smadar. Dans un passage foisonnant, on passe du récit de la concurrence des Etats pour “nationaliser” des oiseaux rares, à l’ultime repas gargantuesque fait d’ortolans de François Mitterrand, en passant par la création des drones israéliens à partir de l’observation minutieuse des frégates sur les îles Galapagos. Certains esprits trouveront le procédé littéraire vertigineux, d’autres en sortiront épuisés, regrettant le manque de continuité d’un fil de la narration perpétuellement brisé. Mais n'est-ce pas ainsi que l'on peut comprendre la complexité des choses ?

Ce portrait d’une résilience commune est aussi en creux un portrait d’Israël. Portait sévère, parfois injuste où l'on est amené à conclure que l'origine du malheur repose sur la seule "occupation des territoires palestiniens" pour reprendre l'expression utilisée dans le livre. Ce n'est pas le lieu ni l'endroit pour débattre de cette question ô combien importante.

On peut également signaler qu'on ne pourra en aucun cas mettre en parallèle le terrorisme kamikaze, et les tirs d un soldat qui en l'occurrence ne visait pas la mort d'une petite fille de dix ans.

Cette remarque nécessaire faite, il restera à dire comme est poignante l'histoire de ses deux pères à la douleur égale et sublimée.

Texte de **Steve Nadjar©Akadem**
https://www.lisez.com/livre-grand-format/apeirogon/9782714450081